

bien jointes en un monseau, prosternées en terre, la face couverte, au milieu de chœur, en pitoyable douleur et soupirs incroyables, attendant la mort corporelle ou le péril de l'âme."

Il est certainement inutile de faire ressortir ce qu'à de touchant ce tableau, ce groupe éperdu de pauvres brebis qui se serrent l'une contre l'autre sous l'orage.

"Cependant les iniques eurent bientôt rompu le tomet et les portes, et, entrés, se vont éparpiller par le couvent, à gros troupeaux, car ils entèrent plus de 150, tous forcenez à mal faire, et ne laissèrent image ni marque de dévotion au dortoir, à l'infirmierie ni aucun lieu de couvent.

"Venant à chercher où étaient les pauvres sœurs, vont mettre en pièces les belles images devant leurs yeux, faisant voler les éclats par dessus elles qui leur donnaient de mauvais coups.

"Ce voyant, les pauvres sœurs, commençant la mère vicaire, toutes d'une voix, à hauts crys, vont crier miséricorde sans cesse, et les iniques criaient aussi à pleine voix contre la sœur, disant :—Taisez-vous, de par le grand diable !—Mais la mère vicaire répondit : Nous criérons à notre benoist Dieu jusqu'à ce que de lui ayons fervour et grâce ; mais, vous-mêmes, qui faites œuvre diabolique, de quelle autorité faites-vous telle violence ?—Mais, continuaient les lous ravissans, et plusieurs d'entre les pauvres sœurs se pâmaient d'angoisse et perdaient la parole."

Enfin les huguenots, après avoir tout dévasté, sortirent et laissèrent le couvent tout ouvert, "que chacun y pouvait entrer." Par bonheur pour nos recluses terrifiées, et ainsi livrées au premier occupant, il ne se présenta à elles que deux "notables bourgeois catholiques" qui venaient "les consoler ou plutôt les exhorter au courage :

"—Vous savez que force c'est pas droit : les mauvais sont maintenant en puissance sur les serviteurs de Dieu, et les dons n'ont refusé qu'à bonne patience : consolez-vous, et nous dites privément s'ils n'ont point touché à vos personnes.

"—Nenny, dit la mère vicaire, je croy que Notre-Seigneur ne leur a pas permis."

Je croy pourra sembler assez étrange, si nous attachons à cette locution l'idée de doute que nous avons donné, à force de l'user dans des emplois vulgaires, à ce verbe puissant autrefois et qui exprimait l'acte le plus solennel de dévouement, de foi, de croyance, enfin ; mais la bonne sœur qui écrit ces lignes naïves et énergiques n'a pu que donner à ce mot sa primitive et sa plus haute acception, celle que lui imprimaient les dernières paroles du néophyte devant le proconsul. Elle croit, elle est convaincue que Dieu s'est miraculeusement opposé à toute violence dirigée contre elles.

"—Ce n'est que commencement de douleur, reprirent les bonnes bourgeois ; vous autres jeunes, telle et telle, prenez bon cœur, et vous confiez à Notre-Seigneur, car vous aurez bataille."

Elles avaient à peine donné cet avis effrayant, quand les huguenots rentrèrent avec beaucoup de femmes protestantes, et à leur tête, la sœur de "la Blaisine, le capitaine de milice," qui venaient pour Parracher du couvent.

"—Allons, sœur Blaisine, ayez bon courage ; car votre sœur guide cette troupe pour vous avoir ; et sur cela, mère abbesse la prit par la main ajoutant :—Mon enfant, si vous faites résistance, nous vous aiderons toutes jusqu'à la mort, et s'ils vous cherchent, vous serez au gron de votre pauvre mère.

"La mère vicaire en gaudait une entre ses jambes, sous son habit, et se tenait là toute ébahie, et les pauvres sœurs vont crier comme devant, de voix pitoyablement enrouée, miséricorde ! Les méchantes gens n'osaient mettre la main aux sœurs, car elles se tenaient si serrées ensemble, qu'ils ne connaissaient jeunes et vieilles. Adonc, la sœur de la malheureuse Blaisine va dire alors : Messieurs, laissons-les crier et enrager ; cherchons seulement ma sœur ; et pour la trouver et connaître, découvrons-les l'une après l'autre, veulent-elles ou non ; ce qu'ils voulaient faire ; mais la vicaire étant la première, se leva dessus droit sur pieds, et va dire de grand courage : Messieurs, de toucher à nos personnes avisez bien que vous ferez ; car je vous dis que, s'il y a homme qui m'approche me faire violence, je demeurrai en la place ou lui... et de ce furent esbalis..."

Ce fut unanimement que la mère abbesse et la mère vicaire, cette héroïne de la congrégation de Sainte-Claire, exhortèrent la Blaisine "à se revancher et à se conduire en héroïne de Notre-Seigneur ;" mais nous savons combien elle était peu disposée à ce dévouement cénobitique, et, bref, à la suite d'une véritable bataille, elle se laissa enlever et transporter dans la boutique d'un savetier, pour quitter l'habit de religion."

Cette apostasie fut plus douloureuse pour le monastère que les

autres peines tant passées que présentes, telles, entre autres, que l'obligation de recevoir des prédicants calvinistes, qui leur disaient pour invariable moralité : "Oh ! si vous saviez qu'il fait bon d'être mariées !" Il leur fallait même entendre dans leur cloître la parole de Farel. Mais les chagrins que leur causaient la Blaisine étaient plus poignants encore, et ne se bornèrent pas à ce qui s'était passé. Elle leur fit judiciairement demander une somme qu'elle alléguait faussement avoir apportée en dot. Les malheureuses sœurs, qui vivaient d'aumônes et n'en recevaient même plus depuis longtemps, n'avaient pas d'argent en leur possession ; mais la violence était la loi. On exigeait d'elles le paiement de cette somme, avant de les laisser quitter cette ville, désormais inhabitable pour elles, et se rendre à Annecy, dans un asile que leur ouvrait le duc de Savoie. Enfin, pour aller retrouver leur cher et pieux repos, elles consentirent à abandonner tous leurs meubles, tout ce qu'elles possédaient à la Blaisine, et s'occupèrent aussitôt de leur préparatifs de départ.

Telle était la cause du mouvement et de l'agitation que l'on remarquait dans le couvent de Sainte-Claire le dimanche 28 août 1535. Temps de calme et de prière autrefois, cette journée du Seigneur fut toute de trouble et d'affliction et se passa ainsi "jusqu'après le soleil couché ; et combien que les pauvres sœurs n'eussent déjeuné, nul ne leur présentait à manger ny à boire. Toutefois, la mère vicaire les fit un peu manger, et toute la nuit fut employée en gémissements, peine et labeur.

"Après minuit, toutes s'assemblèrent à l'infirmierie vers la mère abbesse, qui était bien faible, malade et vieille, qui les bénit toutes en dévotion avec larmes, et la mère vicaire les rassura, disant :—Ayons bon espoir en Dieu, et ne pensons que de sauver nos âmes et nos personnes toutes nues. Mettez-vous toutes en belle ordonnance et dévotion, prêtes à partir quand ces gens (une escorte qu'on leur avait promise) viendront, et vous tenez deux à deux par la main, fermement, l'une près de l'autre, que nul ne puisse vous séparer, et tenez bon silence, sans parler pour chose que l'on dise.

"Une pauvre débile de tête, nommée sœur Jacqueline Lille, étant encore dans son lit, fut mandée quérir, laquelle ne voulait sortir jusqu'à ce qu'on lui dit que la mère était déjà partie. Adonc, se prit si fort à pleurer, que nul ne pouvait la consoler, qui était grand pitié." Sur ces entrefaites vinrent des bourgeois bien effrayés, disant :—Pour Dieu, dame vicaire, hâtez-vous de sortir d'ici, et ne vous souciez de rien, car, en vérité, tous les jouvenceaux de la ville ont délibéré de vous venir trouver cette nuit, de couper les habits aux vieilles et emmener les jeunes à leurs plaisirs, et ont juré qu'ils ne les laisseront point sortir de la ville, au moins les six plus jeunes, si de ce sommes bien informées."

Il n'y avait point à tarder après cet avertissement : aussi les sœurs ne cherchèrent nullement à réclamer quand, à la requête de Blaisine, on saisit leurs paquets ; puis elles se retirèrent dans le cloître, "disant le *De profundis*, et prirent congé des saintes mères trépassées ;" puis quand l'escorte fut prête, "n'ayant que leur bréviaire sous le bras, elles se mirent en ordre ; la porte fut alors ouverte, et plusieurs sœurs pensèrent mourir de peur ; mais la mère vicaire prit courage et dit :—Sus ! mes sœurs, faites le signe de la croix et vous tenez bonne foi et loyauté l'une à l'autre."

Ici la narratrice peint d'une manière touchante l'ordre dans lequel les religieuses se mirent en marche : les biens portantes soutenant les malades, les jeunes servant de bâton aux vieilles et les fortes aux faibles ; "toutes deux à deux, se donnant la main, ayant la face bouchée, et bien religieusement ordonnée, sortirent de grand courage à travers la foule et tumulte du peuple." On eut pitié, les farouches calvinistes eux-mêmes, de cette humble et tremblante procession, escortée d'ailleurs par "trois cents archers bien embastonnée ; mais quand les mauvais enfants de la ville, qui avait déjà résolu de piller et violer les sœurs la nuit en suivant, entendirent leur sortie, ils s'allèrent assembler hâtivement bien cinq cents en nombre, et se vont mettre en la rue Saint-Antoine, par où les sœurs passaient, pour tirer et retenir les jeunes. Adonc s'allèrent présenter au devant ; et l'un d'eux se tira près de la pauvre folle, que la mère vicaire avait près d'elle pour garder qu'elle ne s'écartât pas d'un pas ni d'autres, lui disant à l'oreille :—Sœur Jacqueline, venez ça avec moi.—La mère vicaire répondit :—Ah ! mauvais garçon, vous avez menti ; et, leur criant :—Monsieur le syndic, faites reculer ces garçonneaux derrière la voie,—à cette parole s'arrêta ferme, et par le divin vouloir furent épouvantés, et rechignant les dents, reculèrent."

Enfin, le cortège arriva sans plus d'obstacle au pont d'Arve, qui borne les franchises de la ville. Le pauvre frère convers avait tant cherché, qu'il trouva un chariot pour mettre "les pauvres anciennes et malades, qui défilaient en chemin, et les jeunes sœurs furent